

lesquelles on avait imprimé des vues du Sœngerhalle. On pouvait mettre sa serviette dans sa poche et l'emporter; on était même prié de le faire, pour qu'elle ne pût servir à d'autres.

A trois heures, une cérémonie imposante se préparait devant la façade de la grande salle. On allait inaugurer la bannière dé l'Association chorale de toute l'Allemagne. Cette scène a ému tout le monde, et la plupart des personnes venues à la fête ont trouvé que c'en avait été le plus beau moment. Je dois avouer en toute humilité que cette manifestation m'a laissé froid. De superbes discours ont, il est vrai, été prononcés par les premiers orateurs de l'Allemagne, mais ces messieurs s'exprimaient, comme de juste, dans leur langue maternelle que je ne comprends presque pas, et leurs paroles convaincues, ardentes, passionnées qui soulevaient la foule, entraient dans mes oreilles sans pénétrer jusqu'à mon intelligence. De magnifiques chœurs ont été chantés, j'en conviens; mais, en plein air, ces masses chorales manquaient d'ensemble et, malgré le grand talent de Tschirch, de Becker, l'auteur de la célèbre *chapelle* et de Langer qui les dirigeaient, c'est la seule partie de la fête musicale que j'aie trouvée faible.

Cent jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de chêne, emblème de l'Allemagne forte et philosophique et portant par le fait les couleurs de la Saxe, vert et blanc, présidaient à la fête et formaient, sans contredit, un coup d'œil plus gracieux que celui qu'offre l'habit officiel de nos dignitaires français présidant à nos solennités populaires.

J'ai été frappé de la quantité de sténographes qui écrivaient les discours, et j'ai appris qu'à Dresde on cultive la sténographie presque autant que l'écriture ordinaire. Il paraît que c'est une étude très-facile, et ceci m'explique pourquoi les autres nations la négligent, car ordinairement les idées simples sont les plus difficiles à répandre.

Immédiatement après l'inauguration de la bannière eut